

CE CINQUANTENAIRE

On ne relit pas, sans quelque mélancolie souveraine, les récits de la première fête de la confédération. A Montréal, où les passions hostiles s'étaient le plus échauffées, ce ne fut, toute cette journée du premier juillet 1867, que bruit de canon, parades militaires, fêtes joyeuses dans les parcs et sur les places publiques. Le maire de la ville, dans une proclamation au peuple, le félicitait d'un événement qui, "on peut le dire, nous *élevait* au-dessus de la condition dépendante de colonie et nous *faisait* prendre une place parmi les nations." Le soir, un mortier lança toute une série de bombes artificielles; le numéro 7e fit voir en feux colorés deux mains tendues pour une cordiale étreinte, avec en dessous cette devise: "Vive la confédération!"

L'enthousiasme avait monté presque toutes les têtes. Tant de voix graves s'étaient fait entendre pour célébrer la nouvelle hégire. Nos législateurs prenaient figures de sauveurs et paraissaient avoir dénoué l'une de nos plus graves crises politiques. Il y avait bien dix ans que le Haut-Canada, impuissant à dominer le Bas, parlait d'annexion aux États-Unis et que le fanatisme incendiaire de George Brown et de ses clear-grits mettait en péril la paix nationale. Les hommes de 1867 n'étaient pas éloignés de croire "qu'une constitution est un ouvrage d'esprit comme une ode et une tragédie" et qu'on peut, selon le mot de Joseph de Maistre, "constituer les nations avec de l'encre." En toute vérité, cependant, devant les perspectives de